

Florian Eitel, *Anarchistische Uhrmacher in der Schweiz* ; Bielefeld, transcript, 2018, 628 p.

Quand j'ai écrit une petite histoire de la Fédération jurassienne, il y a bien longtemps, j'avais lu quelques livres, feuilleté des journaux de la Première Internationale, consulté des archives à l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam. Une page de bibliographie, deux douzaines de notes en bas de page.

La thèse publiée de Florian Eitel comporte une bibliographie de 33 pages serrées et un nombre incalculable de notes ; il a aussi eu accès à de riches sources en ligne. Mais ce n'est pas là l'essentiel : c'est la démarche de l'auteur qui compte – avec son patient travail de dépouillement de registres et de plans – et sa manière originale de raconter l'histoire des horlogers du Vallon, de réfléchir sur la naissance du mouvement anarchiste.

Il nous emmène d'abord au cœur de Saint-Imier et de Sonvilier, en cinq chapitres : l'espace, le marché, les frontières, les réseaux, le temps, toutes ces dimensions sont en pleine transformation, dans le dernier tiers du XIXe siècle, et préfigurent l'avènement de la mondialisation. Des immeubles se construisent dans les bourgades, et le train arrive en 1874, reliant petit à petit La Chaux-de-Fonds à Bienne et aux grandes lignes de chemin de fer ; la photographie en témoigne. Le marché des montres est confronté à la concurrence américaine, des usines s'installent, les machines modifient les conditions du travail à domicile traditionnel ; la mobilité de la main-d'œuvre en témoigne. Le temps ancien était donné par la liturgie sonnée par l'horloge de l'église ; en 1840 le clocher porte fièrement quatre horloges aux quatre points cardinaux, panoptique financé par la bourgeoisie qui rehausse son pouvoir en même temps qu'elle rehausse le clocher. Et lorsque l'Observatoire de Neuchâtel unifie l'heure légale, en 1874, le principal industriel de Saint-Imier, Ernest Francillon, n'entend pas se faire déposséder de son pouvoir : « L'heure de la Fabrique est exactement de 5 minutes en avance sur le Régulateur municipal », assène le règlement de Longines.

La deuxième partie de l'ouvrage entonne une mélodie nouvelle. On se retrouve au Congrès international de Saint-Imier, le 15 septembre 1872, où quinze délégués, dissidents de l'Association internationale des travailleurs, et nombre d'assistants vont fonder « l'Internationale antiautoritaire ».

C'est d'abord des militants qu'il est question. Pour les membres de la Fédération jurassienne, des bribes de biographies font le lien avec les métiers, les origines et les classes de revenus détaillés dans la première partie. Les « altgediente Revolutionäre » sont mieux connus, de même que les exilés de la Commune de Paris qui ont trouvé refuge en Suisse et les délégués venus d'Italie ou d'Espagne. Mais on rencontre aussi dans les rues de Saint-Imier une petite cohorte de jeunes russes ; les sept femmes sont étudiantes en médecine à Zurich.

Les quatre résolutions adoptées vont devenir, au cours des années suivantes, une sorte de charte du mouvement anarchiste – on trouve les textes jusque sur wikipedia, en français. Florian Eitel emprunte ici le langage du médecin : les considérants posent le diagnostic des maladies dont souffre l'Internationale, pour ensuite proposer des remèdes : la conclusion d'un pacte d'amitié et de solidarité, en vue de l'organisation de la résistance et de la destruction de tout pouvoir politique.

Mettant en garde contre les interprétations téléologiques de ces textes, l'auteur n'y échappe pas totalement et n'évite pas toujours les anachronismes lorsqu'il se réfère à des travaux ultérieurs, notamment dans la recherche des « racines » de l'anarcho-syndicalisme et du syndicalisme révolutionnaire. Le chapitre suivant est plus original, qui examine la diffusion et la réception des résolutions : réunions, congrès régionaux, journaux (et leurs imprimeries), correspondances, conférences, jusqu'aux actions directes comme les grèves ou les manifestations font connaître le sens du pacte de Saint-Imier de par le monde. Le développement des sociabilités et des réseaux est évidemment concomitant. Une jolie erreur de lecture, due sans doute à une coquille typographique, évoque « le lieu qui unit les travailleurs du monde entier » (p. 368 ; il s'agit évidemment du lien) et entraîne des digressions un peu biaisées sur l'intrication entre le local et le « global » ; erreur vénielle, qui n'enlève rien à la démonstration, fondée sur le dépouillement de très nombreuses sources.

La troisième partie nous ramène au Vallon, ce « laboratoire du fédéralisme anarchiste » (p. 429). Pendant une dizaine d'années s'y activent des sociétés de résistance, des mutuelles, s'y développent des pratiques culturelles originales. Ce n'est pas là que se forment les syndicats les plus importants, ni que se mènent les grèves les plus combatives, ni que se lancent des tentatives d'insurrection. Mais sur des bases très concrètes on élabore les possibilités de la société future, qui passe par le refus de la politique traditionnelle, donc la rupture avec le Parti radical. Avec les limites que l'on peut imaginer : l'organisation se limite pratiquement aux ouvriers horlogers et non aux autres

métiers, les femmes y ont peu de place et de visibilité. Mais on s'adresse aux « compagnons », « ouvriers illustres des pays qu'on appelle étrangers... À bas les frontières » (cit. p. 469).

La construction d'une communauté passe par la presse et la correspondance, ainsi que par les éléments visuels, décors et surtout photographie. Les petites photos cartonnées au format de cartes de visite s'échangent et circulent, on en trouve dans quantité de fonds d'archives, de dossiers de police, pas toujours identifiées. Il faut examiner l'avant et le revers pour découvrir les traces d'un photographe méconnu de Saint-Imier, Sylvain Clément, membre actif de la Fédération jurassienne.

Et puis, on chante ! Bien sûr, en Suisse on chante partout, de l'école à l'armée, les airs sont connus, de nouvelles paroles s'y adaptent, des couplets s'improvisent. Florian Eitel a repéré onze chansons spécifiques créées entre 1869 et 1877. Elles disent la condition ouvrière, la répression, la lutte ; elles exaltent l'internationalisme, le drapeau rouge, la solidarité. Solidarité mise en pratique lors de procès, de grèves, ici et ailleurs : on envoie des souscriptions aux compagnons, on met en garde ceux qui pourraient être recrutés comme briseurs de grève.

Tout cela contribue à construire une représentation de la révolution sociale et du monde nouveau. En bons positivistes, les anarchistes pensent que la connaissance, la maîtrise de la statistique notamment, rendront inutiles les gouvernements, caduc l'État. La commune sera une cellule de base de la grande fédération universelle ; la Commune de Paris a montré l'exemple. Les images météorologiques ne manquent pas, « l'aurore d'un jour nouveau », « il sole dell'avvenire ».

Pour nous y préparer, lisons l'ouvrage de Florian Eitel ! Un gros livre, et cher, mais il est accessible en téléchargement sur le site de l'éditeur. C'est la version retravaillée d'une thèse universitaire, un peu alourdie (à mon goût) de considérations théoriques et de concepts parfois curieux ; on pourra choisir de partager la vie des ouvriers horlogers du val de Saint-Imier, il y a 150 ans, de partager leurs révoltes et leurs espoirs.

Marianne Enckell